

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 24

Artikel: Un jeu de mots
Autor: Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223973>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et en effet, à mesure qu'elle passa son pinceau autour de l'occiput de la calotte elle vit s'étaler un brun aimable qui tirait un peu sur la couleur chrysalide, et lui plaisait beaucoup. Quand ce fut fini, elle laissa le chapeau sécher en paix près de la fenêtre ouverte et alla au lit, toute réjouie d'avoir fait de bonne besogne... Oui, mais au matin, elle eut une déception : le chapeau était tout déformé, la calotte par creux et par bosses et l'aile en bizarres ondulations...

— Mais, mais... dit-elle consternée.

Elle prit le chapeau, essaya de lui rendre sa bonne forme, mais il craqua sous ses doigts, un peu d'insistance l'eût cassé... Que faire ? Peut-être que la vapeur le distendrait ?

Mme Vauderey, son chapeau au poing, s'en fut à la cuisine où bouillonnait le pot-au-feu, et, découvrant la marmite qui vociférait des tourbillons de vapeur, le tint au-dessus, par le bord des ailes... Ah ! bon, ça réussissait. Les ailes semblaient distendre leurs contorsions, et Mme Vauderey se félicitait de sa bonne idée quand elle vit que de larges gouttes d'un rouge sombre tombaient dans la marmite... Merci bien, elle allait empoisonner sa famille...

Vivement, elle vida le bouillon sur l'évier et le remplaça par de l'eau, puis se mit à examiner son infortuné chapeau qui se trouvait curieusement marbré de rouge clair et de brun foncé... Non, ce n'est pas encore aujourd'hui qu'elle s'en parerait pour aller au sermon...

— Que veux-tu faire de ce chapeau ? lui dit son mari, il te faut le fourrer au feu.

— C'est ça... un chapeau que j'ai payé dix-neuf francs septante-cinq !... Tu as de l'argent de trop !

— Alors, porte-le à la modiste pour qu'elle dise son opinion dessus, puisqu'elle a fait la bêtise de te le vendre, elle peut la défaire.

Mme Vauderey décida de le faire, et la modiste fut plutôt encourageante. Pour cinq francs, peut-être huit, elle arrangerait très bien ce chapeau, qui, en effet était de teinte un peu claire.

Huit francs, pour être débarrassée de cet embêtement, ce n'était pas trop, et Mme Vauderey accepta sans trop d'hésitation. Seulement, la modiste avait justement beaucoup d'ouvrage et il ne serait pas prêt avant une quinzaine.

Ainsi, le premier samedi de juillet, alla-t-elle chercher son chapeau. Elle s'en déclara satisfaite, et sans barguigner paya ce qu'on lui demanda, soit dix francs parce qu'il avait fallu changer le ruban... Cette fois, il était à son goût. Evidemment, il tirait encore un peu sur le rouge, mais le brun dominait. Les ailes baissaient avec beaucoup de grâce et le nœud était un peu plus joli... Ce qu'elle se réjouissait de le porter demain !... Avec grand soin en arrivant à la maison, elle le sortit du carton pour le montrer à son mari.

— Oui, dit-il, il est rudement joli, seulement, il tire encore un peu sur le rouge, oseras-tu le mettre ?

— Comment, pourquoi pas ?

— Parce qu'on vient de téléphoner depuis Vuillerens que la tante Justine est morte.

L. Musy (J. Duplan).

A la Municipalité. — La logique d'un conservateur qui protestait contre la prétention émise par certains conseillers de recevoir un traitement.

— En effet, disait-il, qu'est-ce qu'un municipal ?... C'est, avant tout un administrateur. Or, s'il n'a jamais eu de fortune, il n'a pas pu apprendre à administrer. S'il en a eu et s'il n'a pas sur la conserver, c'est qu'il est mauvais administrateur.

— Oui, mais s'il a su garder sa fortune ?

— Oh ! alors... il n'a pas besoin d'appointements.

LE PETIT SALÉ

LORSQUE je vis arriver — en retard, à son habitude — mon ami Joe, le peintre orientaliste bien connu, au rendez-vous qu'il m'avait assigné, il semblait tellement ému dans sa barbe de dieu, que je m'empressai vers lui :

— Te serait-il arrivé quelque chose ?

— Ouf ! je viens de ressentir une des plus fortes secousses de ma vie. Garçon, un bock.

— Encore quelque histoire de femme !

— Brune ou blonde ? questionna le garçon.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, répondis-je vertement.

— Blonde ! commanda en riant l'excellent Joe, lequel avait compris qu'il s'agissait de la bière.

— Me diras-tu... ?

— Patience, j'y arrive.

Et ayant, d'une savante aspiration, lampé le faux-col qui mettait un frange d'écume à l'ombre de son bock, il s'exprima en ces termes :

— Tu sais que je reviens de la campagne, où j'excursionnais à bicyclette. Or, hier, au soir, le destin contraire m'envoya une panne, loin des habitations des hommes. J'essayai de réparer.

— Ces réparations n'apaisent point une âme, citai-je pompeusement.

— J'y perdis ma peine et mon temps. La nuit tombait. Aucune auberge en perspective. Je traînai piteusement ma bécane, en songeant aux douceurs d'un bon dîner, quand j'aperçus, près de la route, une maison de paysans. Y courir, frapper à la porte et demander l'hospitalité fut pour moi l'affaire d'un instant. Je dois avouer que je fus reçu avec une certaine méfiance. Ce néanmoins, on voulut bien m'héberger jusqu'au lendemain.

La maisonnée se composait de l'homme, un gars d'assez mauvaise mine, de la femme et d'un petit bambin, dont l'aspect chétif et souffreteux éveilla ma pitié — j'ai toujours adoré les chiens et les enfants. — Je m'enquais auprès de mes hôtes si c'était leur fils.

— Non, y n'est point à nous, le p'tit salé, répondit l'homme d'un air bourru. C'est un neveu de ma femme qu'on nous a confié, rapport à l'air de campagne.

— Vous devez être heureux d'avoir ce petit auprès de vous ?

— Ah ! ouitche ! c'est encombrant, c'est toujours malade et ça piaille que c'est une bénédiction !

Jugeant inutile de pousser plus loin ma conversation, je montai dans ma chambre et ne tardai pas à m'endormir, en rêvant que ma bicyclette devenait automobile et que j'écrasais tous les piétons de la route.

Je fus éveillé de grand-matin par un bruit de voix, et, grâce au peu d'épaisseur du plancher, je pus saisir le dialogue suivant :

— Et moi (c'était l'homme qui parlait), je te dis que c'est pas la peine de garder ce petit salé plus longtemps.

— Attends encore un peu.

— A quoi ? si on n'peut rien en faire.

Les propos de la veule me revinrent à l'esprit et j'écoutais plus attentivement. Les voix reprurent :

— Donne-le à un voisin.

— Joli cadeau ! il n'en voudra pas.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est faisandé et dégoûterait tout le monde.

Je fus révolté par le cynisme atroce avec lequel on parlait du pauvre petit être souffreteux, digne de toutes les compassions. Je me contins cependant.

— Qu'en faire alors ? Le jeter à la porte ?

— Merci, pour qu'il nous attire tous les chiens errants.

Jeter cet enfant à la porte et l'abandonner ! Les misérables !

La femme conclut :

— Eh bien ! puisqu'il n'y a pas moyen de s'en débarrasser autrement, porte-le là-bas, dans la fosse à fumier, où il finira de pourrir.

— C'est cela ! je vais le pendre !

A ce moment, l'enfant poussa des cris perçants. On l'arrachait évidemment de son berceau pour le livrer à un sort plus horrible que celui des Innocents.

C'en était trop. Résolu à empêcher un crime, quoi qu'il dût m'en advenir, je descendis l'escalier quatre à quatre et fis irruption dans la chambre en criant :

— Non ! vous ne le pendrez pas, tant que je serai vivant !

— Qu'est-ce que je ne prendrai pas ? fit l'homme, avec une stupeur admirablement jouée.

— Cet enfant que l'on vous a confié, et que vous voulez tuer pour vous en débarrasser. De là-haut j'ai tout entendu.

— Eh ! qui vous parle de l'enfant ? C'est notre morceau de lard qui est rance et qui pue, et que je vais jeter parce qu'on ne peut pas le manger.

Effectivement, il brandissait sous mon nez une pièce de charcuterie dont l'odeur n'était pas celle du trèfle incarnat.

En même temps, le petit s'agitait dans son lit en criant pour être levé.

Je perdais complètement pied.

— Cependant, hier, vous parliez bien du petit salé ?

— Ah ! c'matin aussi ; seulement, c'était pas le même. Hier, c'était le gosse ; aujourd'hui, c'est le cochon, sauf vot' respect.

Et, devant ma mine ahurie, mes hôtes, comprenant mon erreur grammaticale, furent pris d'un fou rire qui les courbait en deux.

Je ne fus pas long à faire mon paquet et à filer sans plus m'intéresser au sort du « petit salé », ni de son homonymie.

* * *

Et, tandis que mon ami commandait un nouveau bock, je m'exaltai à part moi sur la délicatesse infinie des nuances de la langue française.

Louis Rivière.

UN JEU DE MOTS

MON ami Théo s'occupe des beaux-arts et, dans ses loisirs, de jeux de mots. Quand je le vois avec l'ironie ou le sarcasme niché dans un repli presque imperceptible du coin de sa bouche, je sais qu'il a soulevé une truite et qu'il va la poursuivre. C'est ainsi que l'autre soir, assis devant sa maison, je le priai de me faire la confidence de ce qui égayait les tréfonds de son être.

— Puisque nous sommes seuls, fit-il, je veux bien te raconter comment et pourquoi je dus empocher la plus grosse insulte qui me fut infligée depuis que je suis né. Note bien qu'il s'agissait d'une injure gratuite, que j'avais provoquée le plus innocemment du monde. Tu sais que je rafole de jeux de mots, mais, cette fois-là j'ai été puni par où j'avais péché.

Après cette exorde prometteuse, mon ami Théo reprit haleine et, voyant sa femme s'approcher de nous, il la pria d'aller porter une lettre à la poste. La suite de l'histoire me fit comprendre pourquoi, sous un prétexte quelconque, le brave garçon éloignait sa femme. Moi-même, j'en prends occasion pour demander instamment aux dames, lectrices du *Conteur*, d'interrompre ici leur lecture, parce que la suite de l'histoire n'est pas faite pour de fines oreilles. Si, malgré mon avertissement, il se commettait des imprudences, je ne pourrais que répudier toute responsabilité.

Mon ami Théo continua sa narration en ces termes :

— Revenant de Vevey, je montai dans le train à Puidoux et me trouvai assis en face d'une petite et vieille Vaudoise, aux yeux vifs, coiffée du traditionnel bonnet noir bordé d'une ruche de dentelles. Sur le banc, à ses côtés, elle avait déposé son parapluie et un panier avec couvercle. Elle était vraiment brave, cette petite grand'maman, avec ses joues roses aussi ridées qu'une pomme à la fin de mai. Je ne pus m'empêcher de lier conversation avec elle :

— Alors, lui dis-je, vous allez en voyage, madame ?

— Eh bien oui, monsieur. Je m'en vais à Palézieux.

— Comment ? A Pas-les-Yeux ? Où cela se trouve-t-il ? répondis-je, l'air intrigué.

— Mais oui, à Palézieux, c'est la prochaine station. Monsieur n'est sans doute pas du pays, sinon il connaîtrait la contrée.

— Ah ! ah ! vous allez, madame, à Pas-les-

Yeux, repris-je. Ainsi, ce n'est pas chez l'oculiste que vous vous rendez; c'est plutôt au pédicure que vous en voulez.

La brave femme me regarda avec des yeux tout ronds, comme pour me dire qu'elle n'y comprenait rien. Je répétei ma dernière phrase lentement, sans arrière-pensée, en scandant le plus possible les syllabes des mots « oculiste » et « pédicure » que je pensais être restés incompris. En entendant cela, ma partenaire ouvrit encore des yeux plus grands, puis, me voyant sourire, elle prit son panier couvert, son parapluie et quitta promptement sa place en me disant d'un ton plein de mépris :

— Vous êtes un cochon, monsieur !

Ce fut mon tour à rester abasourdi. Il me fallut une grande minute pour comprendre que mon interlocutrice s'était complètement méprise sur le sens de certaines syllabes des deux mots « oculiste » et « pédicure » qu'elle n'avait jamais entendus. Dans le compartiment, à part les deux acteurs, tout le monde riait. Quoique fâché d'être la cause d'un tel quiproquo, il ne me resta plus qu'à rire aussi. Et comme nous arrivions à Pas-les-Yeux, je soulevai mon chapeau et je dis à ma bonne vieille en guise d'excuse et d'adieu :

— Tout mon respect, madame !

Elle s'en alla sans se retourner, absolument indignée d'avoir rencontré un pareil malotru. »

Mon ami Théo, tout en riant encore de ce jeu de mots qui s'était retourné contre lui, ajouta :

— N'importe, des Vaudoises pareilles, aussi crânes et qui n'entendent pas les plaisanteries qu'elles croient scabreuses, il n'y en a pas dans tous les cantons ! Encore une fois respect pour elles !
Aimé du Creux blanc.



LA MÈRE

Roman inédit.

23

A cet exorde, Pierre Dubois fronça le sourcil. Que venait faire ici la vieille aventure ? Que lui voulait-on ? Nettement, il sentit une menace sous les paroles de son fils. Et c'est d'une voix sèche avec une attitude très distante, un geste presque hautain qu'il répondit :

— Je sais tout cela.

Paul, cependant, ne voulut pas remarquer cette intention de rompre les chiens et continua son récit.

— Le surlendemain, grand-père m'amena à la campagne, et c'est vous qui êtes venu m'y prendre pour me conduire ici. C'est bien exact, n'est-ce pas ?

— Continue !

— On me vêtit de noir et j'appris, alors, que ma mère était morte.

— Tu te complais aux histoires macabres...

— Je n'en sus pas davantage. De détails, aucun ; de souvenirs, jamais.

— Tu étais trop jeune, tu as oublié.

— J'avais huit ans. Mon chagrin fut profond, mais, comme vous le dites, à cet âge on oublie ; je fis comme chacun.

— C'est clair.

— En grandissant, néanmoins, la pensée de ces journées me revint ; elle me tracassa. J'aurais voulu savoir, j'aurais pris plaisir à entendre parler de ma mère, à voir son portrait, à toucher les petites choses qui lui avaient appartenu, les bibelots, que sais-je ? A revivre un peu le passé, car elle m'aimait cette morte, elle me choyait, elle me caressait... et je l'aimais aussi.

Peu à peu, la voix de Paul s'était voilée. Une émotion vibra entre les mots. Assurément, il faisait un effort pour se contenir, mais cet effort se lasserait avant la fin du récit. Déjà, les dernières phrases, plus sourdes, plus étranglées, avaient comme une vibration de sanglots.

Pierre Dubois, impatienté, se leva et vint s'accouder à la cheminée de marbre. En mar-

chant, il agitait les bras et haussait les épaules.

— Ma parole, si je comprends quelque chose à cette histoire... fit-il sur un ton de colère.

Mais Paul, très ému maintenant, ne se troublait pas.

— Elle m'aimait cette morte, et de cela, croyez-le, j'ai le souvenir très net. Alors, j'interrogeai marraine, j'interrogeai son mari ; on me répondit à peine. Rien ne rappelait ma mère, ni les paroles, ni les choses. Je cherchai longtemps, longtemps... Mais en pure perte, aucun résultat, rien, et de guerre lasse... je me suis tu. Ma mère était de celles dont on ne parle pas.

— Mais ton voyage, ta fugue ? Viens au fait. A quoi bon ressasser ces vieilleries ?

— Patience ; j'arrive à ce que vous voulez bien appeler ma soeur... triste fugue, d'ailleurs. J'y arrive. L'autre soir, pendant le bal de mes fiançailles, le hasard m'a fait surprendre la conversation d'un de vos invités personnels, M. Chevaudier fils...

— Adolphe ?

— Adolphe Chevaudier, oui mon père. Or, comme ce monsieur se permettait au sujet de ma mère, des propos insultants, je suis intervenu.

— Et alors ?

— Rendez-vous à Paris.

— Duel... où tu fus blessé. C'est cela ?

— Oh ! n'en parlons pas. Je crois que mon adversaire, comprenant mon chagrin, me ménagea. Je le regrette... j'espérais mieux.

— Et c'est tout ?

— Après l'affaire, M. Chevaudier m'a remis des pièces.

— Comment : des pièces ? Quelles pièces ?

Paul prit dans sa serviette un paquet de journaux et les tendit à son père.

— Voici. Lisez.

Légèrement pâle, devinant, sans doute, le contenu de ces imprimés, Pierre Dubois fit, alors même, bonne contenance. Il sourit, persifflant.

— Le système des petits papiers Porchard fils. C'est contagieux.

Puis, ayant déplié une de ces feuilles, il lut les titres en manchette : *Crime passionnel*. — *Un mari qui se venge*. — *Tue-la*. — *Scandale parisien*. — *Acquittement*.

Dédaigneux, mais les lèvres blanches et serrées, il jeta ces journaux sur le tapis et croisa les bras, prêt à tenir tête, prêt à expliquer, beau joueur. Certes, il n'avait pas recherché une telle rencontre. Au contraire, il l'avait toujours soigneusement évitée, mais puisque l'inévitable et mystérieuse évolution des choses le contraignait à parler, il parlerait. En somme, l'affaire serait ainsi réglée, tant mieux.

— Eh bien ? demandait Paul.

Violemment, Pierre Dubois releva la tête.

— Eh bien, quoi ? répéta-t-il ? Que veux-tu savoir ? Tu as lu. C'est vrai. J'ai tiré deux balles de mon revolver. Ta mère est morte. Un lâche s'est enfui. Et c'est tout. A quoi bon tant de discours ? Elle m'avait trompé, j'ai fait justice. C'était mon droit.

A cette affirmation hautaine, Paul s'indigna.

— Ah ! non ! dites : le droit du plus fort ; simplement.

— C'était mon droit ; le droit de punir.

— Le droit de punir ? A qui appartient ce droit terrible ? Où est-il celui qui jette la première pierre ? Montrez-le ! Nommez-le ! Est-ce vous ? Est-ce moi ? Est-ce l'homme qui passe ? Est-ce le juge vêtu de noir ou le mendiant couvert de guenilles ? Qui est-ce ? Qui est-ce ?

— En ce jour, ce fut moi. Ma vie était sans tache, la vie d'un bon mari. J'ai jugé ; j'ai puni. Les hommes, d'ailleurs, m'ont approuvé, la loi m'excusait.

— Eh ! les hommes ! qu'importe ce qu'ont dit ces hommes ? Qu'importe les lois qui exécutent ? Devant la mauvaise œuvre accomplie, qu'importe leur avis ?

— Cet avis, c'est celui du nombre, c'est celui de la société.

— C'est elle qui reconnaît votre droit et le sanctionne. L'honneur est sauf, la société est satisfaite, et les pharisiens sont rassurés. C'est fort

bien. Mais, moi, dans tout cela que suis-je ?

— Toi ? demanda Pierre Dubois surpris par cette question inattendue. Toi ?

— Oui, moi, l'enfant : pour quoi me comptent-on ? Zéro, n'est-ce pas ? Un gosse devenu gênant, que l'on fiche en pension quelque part, que l'on expédie comme un colis. Bon voyage.

— Mais enfin...

— Et que l'on tient au secret dans la crainte qu'il apprenne la... vérité.

Pierre Dubois eût un haut-le-corps.

— La crainte ? Qu'avais-je à craindre ?

— Vous vous sentiez coupable, malgré votre droit, puisque vous aviez interdit à tous de me dire ces choses.

— Je comptais te les dire plus tard...

— ...ou jamais. Plutôt jamais. Votre quiétude en eût été plus complète.

Pour ne point prolonger une discussion sans but, Pierre Dubois acquiesça.

— J'ai jugé bon de me taire. Soit. Cela me regarde. Mais qu'as-tu à me reprocher ? J'ai fait pour toi...

— Tout ce que vous pouviez faire, interrompit Paul, achevant la phrase. Oui, vous avez fait tout cela ; mais vous n'avez fait que cela, car ce que ma mère eût fait, vous ne pouviez le faire. Et c'est ce qui m'a manqué. Et de ce manque, j'ai trop souffert.

Comme si, brusquement, le tableau des douleurs subies lui était apparu, en une violente synthèse, Paul eut un geste de lassitude. Sa colère parut tomber. Il s'assit et pressa son front dans ses mains pour en chasser l'affluence des souvenirs. Pierre, debout, à quelques pas, les bras croisés, un peu surpris, écoutait la plainte de son enfant, qui, maintenant, sans colère aucune, et d'une voix sourde, presque monotone, disait les souffrances de sa vie.

Puisque vous m'aviez donné de vivre, vous n'aviez pas le droit de me priver du plus grand bien qui soit au monde : une mère. Marraine, certainement, fut toujours excellente, mais, malgré tout, elle n'était pas ma mère. Je n'ai jamais pu l'appeler maman. Il me semblait que c'eût été un vol au préjudice de la morte. Que voulez-vous ? Je ne suis pas un lutteur, moi, je ne suis pas un fort. Je n'écrase pas en criant gare. Je suis un naïf, moi. Je crois à l'amour, je crois à la famille, je crois au bonheur. Je crois à toutes choses du vieux temps. Des balivernes ? c'est possible. Je n'en sais rien. D'autres les rejettent, moi je les garde. Et lorsque je voyais les tout petits se câliner aux genoux des mères, lorsque je les entendais conter à celles-ci leurs joies ou leurs chagrins, croyez-vous que je ne souffrais pas ?

Il s'interrompit, regardant au loin, revoyant sans doute quelque scène plus amère, dont le souvenir n'avait pu s'effacer, quel'un de ces petits drames enfantins qui marquent d'une pierre noire les débuts de la route.

(A suivre).

Prosper Meunier.

A cheval sur les mots. — J'espère, colonel, qu'à notre prochaine fête nous aurons le plaisir de votre compagnie ?

— Madame, je commande un régiment et non une compagnie !

Bourg-Cinéma-Sonore. — Au Bourg, reprise du premier film parlant français Paramount : **Un trou dans le mur.** La charmante comédie d'Yves Mirando s'est admirablement prêtée à la transposition à l'écran Fine, légère, spirituelle, d'une gaieté bien française, elle est remarquablement interprétée. « Le Journal » a écrit à ce sujet : « Avec quel grâce et quel talent la remarquable artiste qu'est Dolly Davis interprète le rôle de Lucie ; elle est gaie, sentimentale et très photogénique. Son partenaire, Jean Murat, fin et séduisant, possède, lui aussi, une voix qui se prête merveilleusement à la reproduction. » Marguerite Moreno est une Artémise follement divertissante. « Un Trou dans le Mur » possède tous les éléments d'un succès très net. Au programme, des attractions, un dessin animé et les actualités parlantes Fox Movietone.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron